

Compte rendu, concert. Lille, Nouveau Siècle, le 1er décembre 2016. Probst, Berlioz, Prokofiev... Orchestre national de Lille. Jean-Claude Casadesus, direction.

Compte rendu, concert. Lille, le 1er décembre 2016. Jean-Claude Casadesus, ONL. Volet 1 « L'Amour et la Danse »... En préambule et comme pour chauffer progressivement l'orchestre, c'est d'abord une partition contemporaine, exigeant de tous les pupitres – en particulier dès les premiers tutti du début (fracassants et lumineux, ce sont de vrais carillons orchestraux résonnant comme des appels à l'éveil): « **Nuées** » de **Dominique Probst (né en 1954)**, -partition efficace dans sa durée, contrastée dans son déroulement, – créée en octobre 2014, alliant énergie, mais aussi allusions intérieures savamment dosées (solos successifs de la flûte, du hautbois puis du violoncelle...), soit une série de visions, de plus en plus affirmées, inspirées manifestement par le lyrisme d'une nature grandiose, à mesure que la partition prend de la hauteur, jusqu'aux *Nuées* annoncées... Dans son développement premier, l'œuvre dévoile de somptueuses alliances instrumentales – qui traduisent une sensibilité concrète pour une forme de plasticité sonore (clarinettes / flûtes).

Sous la direction de **Jean-Claude Casadesus** (en réalité le frère du compositeur), les instrumentistes occupent le bon espace, accordant largeur de vue et sonorité épanouie, concentrés jusqu'au terme de l'opus, dans un périple au dramatisme croissant, d'un vaste souffle progressif. Les musiciens prennent possession du formidable espace de

l'Auditorium du Nouveau Siècle, – affirmant une volonté collective indiscutable, ne serait-ce que par cette sonorité d'emblée affirmée, vive, nerveuse... électrique ; incontestablement la salle lilloise est l'écrin idéal, adapté aux concerts éclectiques et généreux de l'Orchestre national de Lille.

Tout au long du concert, le chef maître des lieux veille à l'équilibre sonore, attentif à l'éloquence directe de chaque pupitre, au relief de chacun des instruments solos, mis en avant par l'écriture musicale. Jusqu'au final, conçu comme la reprise flamboyante des carillons du début, la matière sonore se déploie dans une texture de plus en plus généreuse, d'une clarté qui frappe par le sens d'une exaltation revendiquée. L'ivresse des hauteurs et la conquête des altitudes ont porté chef et instrumentistes. L'élan irrépressible exprimé par cette mise en orbite de l'orchestre vers des nuées vertigineuses, traduit dans la thématique du concert (« L'amour et la danse »), le volet *spirituel* de la soirée.



A Lille, Jean-Claude Casadesus, ardent, engagé, inaugure son nouveau cycle symphonique

PROBST, BERLIOZ, PROKOFIEV

3 facettes de l'amour inconditionnel...

Au jeune Berlioz qui suit, -une autre ivresse, vénéneuse celle-ci et fatale, c'est à dire hautement tragique-, : le mérite d'évoquer alors, en fin de première partie, l'amour passionnel, radical, sombre de la reine Cléopâtre. Dans la cantate « **La mort de Cléopâtre** », on reconnaît immédiatement l'orchestration filigranée, sertie de mille nuances incandescentes imaginées par le jeune compositeur romantique, alors candidat pour le Prix de Rome : essayiste malheureux quoique récidiviste dont le langage violent, harmoniquement audacieux, d'une âpreté suspecte, a finit par terrifier le jury de l'époque (dont Boïeldieu comme le rappelle la notice du programme). **Jean-Claude Casadesus** affirme un climat nerveux, tendu, électrique, totalement suspendu à la respiration de la chanteuse dont à défaut de vraiment comprendre la totalité du texte, on se délecte de la beauté onctueuse du timbre, comme celle d'une soie réellement royale. La sensibilité du chef capte et saisit chaque frémissement, indice de la lente destruction de l'Egyptienne, veuve de César et qui s'abîme progressivement dans l'ombre la plus glaçante.

Précis, d'un geste sûr, économe, **Jean-Claude Casadesus** connaît la langue berliozienne comme il respire ; distillant le fluide tragique et maudit auprès d'un orchestre pointilliste, acéré comme le croc de l'aspic qui va bientôt mordre la chair royale, – soit un collectif concentré, affûté, lui répondant au doigt et à l'oeil.



Tout au long du récitatif accompagné, préludant à l'air qui va suivre, l'auditeur mesure l'activité prodigieuse de l'orchestre imaginée par Berlioz, attentif aux déchirements qui bouillonnent dans l'âme de l'héroïne ; c'est une voilure scintillante, véritable chant des secousses qui éteignent le cœur de la femme détruite. Puis basculant peu à peu dans une dépression mortifère, l'orchestre éclaire une superbe scène d'introspection, où la soliste doit insuffler une lente transe libre et tragique jusqu'à son dernier souffle. Carnassier et félin, le jeune Berlioz conçoit le groupe instrumental comme un cercle de timbres prédateurs, déjà assoiffée du sang de leur victime : cette cantate revêt alors la couleur globale qui a tant frappé les premiers auditeurs (de surcroît rien qu'au piano puisque les membres du jury n'avaient pas comme nous, la palette de tout l'orchestre pour mesurer le génie des jeunes candidats présents pour le Prix de Rome). Sa couleur est du lugubre le plus saisissant, éloquent dans la marche sombre et grave qui dessine en définitive le tombeau minéral

de la souveraine : invoquant les souverains d'Egypte qui l'ont précédée, Cléopâtre s'enfonce dans l'ancre froide du sépulcre, puis, après la morsure de reptile, sur l'ultime mot déclamé retrouve dans la mort l'apaisement final et le seul amour qui ait jamais valu dans sa carrière : César. La scène qui ressuscite le sublime de Gluck, grandiose et digne comme un bas relief sculpté, réactive le nerf sanglant de l'histoire antique. Chef et instrumentistes savent en exprimer la noblesse altière, une tension hallucinée où pas une mesure n'est de trop, jusqu'aux dernières convulsions de la proie, passant de vie à trépas. La qualité du silence qui succède à la dernière note, indique combien l'audience a été saisie, captivée par l'articulation musicale d'une scène dont la structure suit étroitement les sections du texte. C'était une mise à mort, impériale et presque hautaine, magnifiquement assumée par la dignité et la posture naturelle de la mezzo-soprano **Hermine Haselböck**, au port de reine impeccable.



Même agonie plus proche de nous, et dans un langage néoclassique mais viscéral et organiquement quasi primitif pour ce qui suit (après la pause): de la Suite complète du ballet **Roméo et Juliette de Prokofiev**, **Jean-Claude Casadesu** cisèle une lecture d'une violence inexorable inouïe,

sachant exprimer l'innocence et la candeur des jeunes amants de Vérone, comme le démonisme de la machine orchestrale destinée à les broyer. Quand ici meurt Juliette, c'est toute l'humanité qui meurt, explosion spectaculaire d'un cynisme dont le chef traduit exactement la menace, les climats angoissés, la terrifiante machine meurtrière et la barbarie glaçante qui l'inspire, comme, trop fugace, l'infini de la pureté de leur amour partagé. Précis là encore, et toujours prêt à s'abandonner dans l'effusion libérée d'un instrument soliste (en particulier, clarinette et saxophones...), dont il aime nous transmettre l'onctuosité poétique, le chef convainc par la fermeté de sa direction, la maîtrise de la tension, l'éclat sidérant des contrastes, entre tutti d'une ironie glaçante, et épisodes d'une insouciance recouvrée. La pureté d'un amour juvénile sans calcul, ardent, lumineux ; et face à lui, les machinations des familles et la perversité d'un destin aux quiproquos fatidiques.

Sculptant la pâte orchestrale comme une lave éruptive, d'une intensité magistrale, capable de ciselure instrumentale comme d'électricité collective, le maestro montre combien il est capable de sidération symphonique. Les tutti exhalent l'âpreté du destin tragique, comme l'impuissante candeur des jeunes victimes, Roméo et Juliette. L'intelligence de la vision, sa force comme sa tendresse édifient une fresque déchirante qui inscrit ce cycle d'extraits au delà de leur format chorégraphique; dans l'inexorable tension dramatique d'un opéra haletant : souvent la radicalité du geste, sa justesse expressive, sa forte caractérisation et son jeu double, ambivalent, – ironique, cynique, glaçant, mordant, ont dévoilé tout ce qui finalement rapproche le Prokofiev des années 1930, -celui revenu sur sa terre natale-, d'un Chostakovitch, maître des climats troubles, entre angoisse et fausse élégie. La fabuleuse machinerie orchestrale aux déchaînements sanglants détruit parfaitement les deux colombes, et à l'issue de l'action violente, la flûte piccolo dans les dernières mesures affirme in extremis, un frêle rayon de vie possible après

l'abomination, – une note d'espérance après un déferlement maîtrisé de convulsion barbare.

Pour ce premier volet symphonique, thématiqué avec cohérence (volet « L'Amour et la Danse »), le chef réussit un nouvel accomplissement impressionnant par sa fougue et sa recherche de vérité.

Non, pour le fondateur de l'Orchestre national de Lille, la retraite n'a pas sonné. Bien au contraire. Les volets à venir de ce cycle dédié à L'Amour, la danse promettent de prochaines réalisations complémentaires, incontournables. A suivre.

Illustrations : © U. Ponte / ONL Lille 2016

PROCHAIN CONCERTS

Prochains concerts de Jean-Claude Casadesus et l'Orchestre national de Lille : [Volet 2 du cycle L'Amour et la Danse, « Poème de l'extase », les 19, 20, 21, 24, 25 janvier 2017](#) : Triple Concerto pour violon, violoncelle et piano de Beethoven (piano : François-Frédéric Guy / violon : Tedi Papavrami / violoncelle : Xavier Phillips), Danse de Salomé (Richard Strauss), Poème de l'extase (Scriabine). [RESERVEZ VOTRE PLACE](#)

CD

Jean-Claude Casadesus a récemment publié une excellente (et bouleversante lecture de la [Symphonie n°2 Résurrection de](#)

[Gustav Mahler, avec la mezzo soprano Hermine Haselböck... 2 cd CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016](#) (titre sélectionné dans notre dossier spécial cd de NOËL 2016) : Extrait de notre critique :

*D'une caresse maternelle, **l'Urlicht** trop fugace s'accomplit grâce au timbre chaud et enveloppant de la mezzo **Hermine Haselböck**. L'accord en tendresse et désir de conciliation se réalise aussi dans la tenue des instruments d'une douceur engageante. **Vrai défi conclusif pour l'orchestre, le dernier mouvement, le plus long (Finale / Im tempo des scherzos / Wild herausfahrend)**, plus de 35 mn ici, réalise ce volet de résolution et d'apaisement qui rassure et rassérène idéalement : Jean-Claude Casadesus maîtrise cet exercice de haute voltige où la sublime fanfare, d'un souffle cosmique et céleste, répond à l'activité des cordes et à l'harmonie des bois. Comme le dit le maestro lui-même, il s'agit bien d'une page parmi les plus belles écrites amoureusement par Mahler : appel souverain, olympien du cor, réponse de la trompette, caresse enivrante là encore des cordes en état de... lévitation. L'orchestre ouvre des paysages aux proportions inédites, aux couleurs visionnaires, absolues, abstraites. La direction récapitule et résout les tensions avec une hauteur de vue magistrale. [EN LIRE +](#)*



Compte rendu, concert. LILLE, Nouveau Siècle, le 1er décembre 2016. Cycle L'Amour et la Danse I : Roméo et Juliette. Orch Nat de Lille. Jean-Claude Casadeus, direction.
PROBST (Nuées), BERLIOZ (Cantate La mort de Cléopâtre), PROKOFIEV (Suite du Ballet Roméo et Juliette, extraits).

VIDEO, entretien. Opéra de Tours : présentation de la saison 16-17 par Benjamin Pionnier, nouveau directeur

VIDEO, entretien. Opéra de Tours : présentation de la saison 16-17 par Benjamin Pionnier, nouveau directeur. Nouvellement nommé à la direction de l'Opéra de Tours, le chef d'orchestre Benjamin Pionnier présente les lignes artistiques de la saison 2016-2017, saison symphonique avec l'Orchestre symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours, et saison lyrique (7 opéras). Benjamin Pionnier précise les orientations et les choix qui offrent à la nouvelle saison sa cohérence. Ayant une idée très précise de la sonorité finale ciblée, il s'agit d'enrichir encore le travail avec les musiciens de l'orchestre symphonique grâce à un choix de répertoire renouvelé (poèmes symphoniques, compositeurs anglais du début du XX^e ou Stravinsky...). ; les jeunes publics ne sont pas oubliés (concerts bébé concerts pour les Petites Oreilles), comme concernant les opéras programmés, Benjamin Pionnier a sélectionné un cycle révélant la forte personnalités de metteurs en scène dans des oeuvres inédites à Tours (Russalka, L'Homme de la Mancha...). Entretien vidéo © studio CLASSIQUENEWS.TV – réalisation : Philippe Alexandre PHAM 2016



LIRE aussi notre [présentation des temps forts de la nouvelle saison 2016 – 2017 de l'Opéra de Tours](#)

Opéra de Tours, saison lyrique 2016 – 2017. Présentation générale et temps forts de la saison opéra à Tours sous la conduite de son nouveau directeur, le chef d'orchestre, **Benjamin Pionnier**. Si l'on voulait dégager une ligne artistique principale, la nouvelle saison lyrique tourangelles met l'accent sur les grandes amoureuses tragiques et passionnées, telle Lucia, Tosca, Russalka, sans omettre la délicieuse Lakmé. C'est de toute évidence, l'affirmation au Grand Théâtre de Tours, du répertoire autant lyrique que symphonique, car ici, Puccini, Dvorak, ou Delibes affirment, chacun idéalement, un sens de la couleur et des atmosphères phénoménaux. Pour servir ces choix prometteurs, l'Opéra accueille quelques grandes divas de l'heure, sans omettre la coopération toujours active de l'orchestre maison, **l'OSRCVLT – Orchestre symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours**, invité à défendre des partitions orchestralement passionnantes...



Pas moins de 7 propositions lyriques à venir en 2016 – 2017, à partir de septembre 2016 à l'Opéra de Tours qui propose ainsi, d'abord en ouverture de saison nouvelle, **un somptueux récital lyrique** mettant en avant l'une des divas françaises les plus bouleversantes de l'heure (et ces dernières années étrangement absente du paysage hexagonal), la soprano colorature **Annick Massis**. L'équipe de Classiquenews se souvient de son éblouissante Traviata à Liège (VOIR notre reportage vidéo exclusif) : incandescence des phrasés d'une finesse absolue, technicité colorature parfaite, surtout instinct et style vocal d'une irréprochable vérité : des qualités aussi exceptionnelles que rares qui font de "La Massis", l'une des dernières divas belcantistes de notre siècle avec ... Edita Gruberova. La diva a tout aujourd'hui pour convaincre et éblouir et c'est un récital événement qui se profile ainsi à Tours, [le vendredi 16 septembre 2016](#), 20h (Airs d'opéras de Donizzetti, Bellini, Rossini, Massenet, Debussy... sous la direction de Benjamin Pionnier). [EN LIRE +](#)

**Clavecin / Pianoforte des
Lumières : Sonate de Rigel**

révélée par le duo Procopio, Valentin

VIDEO révélation. Clavecin / Pianoforte :

Sonate de Rigel révélée par le duo Procopio,

Valentin... DUO PALPITANT : clavecin et

pianoforte, Bruno Procopio et Natalia

Valentin. L'effectif instrumental annoncé

avait déconcerté les plus exigeants... le duo

Bruno Procopio / Natalia Valentin renouvelle

notre perception instrumentale. Leur première lecture à deux

claviers d'une Sonate de Rigel – flamboyant auteur à l'époque

des Lumières (décédé en 1799), s'est révélée saisissante. Ils

ont littéralement soufflé et enthousiasmé l'auditoire, composé

de spectateurs, mélomanes habituels, et de directeurs de salle

et producteurs professionnels venus écouter l'alliance

annoncée des deux claviers : **le claveciniste et chef Bruno**

Procopio et son épouse la pianofortiste Natalia Valentin «

osaient » enfin démontrer l'accord expressif de deux timbres

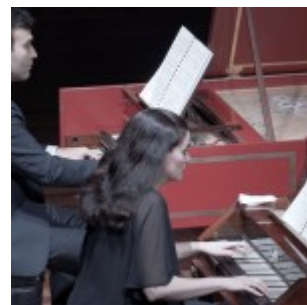
complémentaires, oubliés depuis le XVIII^e : défi relevé et

oubli réparé tant leur jeu fusionnel, d'une exceptionnelle

vitalité accordée, a dévoilé la haute expressivité des deux

claviers expressifs ainsi associés dans une **Sonate de Rigel :**

clavecin et pianoforte. [EN LIRE +](#)



Ressource vidéo : images exclusives © CLASSIQUENEWS.COM. Le

duo Bruno Procopio (clavecin) et Natalia Valentin

(pianoforte), concert à Rio, 4 octobre 2016 ©

CLASSIQUENEWS.COM / CONCERT RIGEL du 4 octobre 2016 à Rio de

Janeiro (Brésil), produit par le CMBV / partition éditée par

le CMBV.

LABELS. PAPILIO / Diana Baroni organise une collecte de dons

LABELS. Papilio / Diana Baroni organise sa collecte de dons. Diana Baroni fait partie des artistes entrepreneurs. Flûtiste fondatrice de Café Zimmermann, la diva du traverso est aussi chanteuse, explorant des terres méconnues et métissées entre nouveau et ancien monde, à la frontière de la musique populaire et de l'écriture savante. Diana Baroni a aussi fondé son propre label Papilio dont l'identité visuelle forte indique le fort tempérament et l'énergie passionnée qui caractérisent chacun des disques produits. Aujourd'hui Diana Baroni et Papilio lancent une campagne de collecte de dons pour pérenniser les réalisations accomplies (rééditer le cd La Macorina), se développer davantage autour des nouveaux projets dont **THE EMIDY PROJECT**, la nouvelle création de Tunde Jegede. Explications, enjeux, objectifs... Entretien avec Diana Baroni, fondatrice de Papilio, pour classiquenews.com.



CLASSIQUENEWS.COM : Pourquoi avoir fondé le label PAPILIO ?



Diana Baroni : En tant qu'artiste, j'ai toujours eu la sensation de redémarrer à zéro avec l'édition d'un nouveau disque. Avec des projets artistiques inclassables, difficiles à faire rentrer dans les tiroirs habituels du marché

discographique... L'envie de créer Papilio est née de ce sentiment orphelin, qui pouvait peut-être disparaître en constituant un collectif, un espace de partage artistique et humain, un toit qui pourrait accueillir et accompagner des artistes qui, comme moi, sont à la recherche d'une identité musicale particulière, loin des sentiers battus.

CC : *Quelle en est la ligne artistique de Papilio ?*

Diana Baroni : C'est toujours difficile de nommer, de labelliser des choix artistiques. Les projets édités depuis la création de la collection PAPILIO revisitent l'héritage musical du monde entier : jusqu'à présent, l'Afrique, le Nouveau Monde, le Brésil, l'Argentine. Il s'agit toujours d'un regard actuel sur leur héritage culturel et musical propre. Cela s'exprime à travers des musiques contemporaines inspirées des histoires du monde, marquées par des compositions personnelles, des reprises des classiques du folklore, de la tradition orale ou avec une approche esthétique qui « flirte » avec les sonorités du jazz ou de la musique de chambre savante.

Cela peut paraître un peu éclectique de prime abord mais reste très cohérent à la fois dans chaque disque et à l'échelle de la Collection Papilio, marquée par cette envie de partage et de réappropriation d'un patrimoine et d'une culture musicale qui disparaît peu à peu des grandes maisons d'édition.

CC : Présentez-nous brièvement les 4 disques déjà édités : en quoi chacun incarne-t-il les valeurs et le but esthétique de votre label ?

Diana Baroni : L'aventure de Papilio a commencé avec **LA MACORINA**, qui est le fruit de deux rencontres : la première, musicale, entre le Diana Baroni Trio et l'ensemble de cordes parisien Alter Quintet, dirigé par Alfonso Pacin. La deuxième, littéraire, avec les cahiers de voyages de D.H. Lawrence. L'écrivain évoque dans ses écrits l'émotion qu'on peut ressentir au Nouveau Monde lors de la contemplation d'un paysage : l'expérience du voyage sensoriel, l'empreinte qui provoque « le pli de l'âme » selon ses mots. Nous avons réfléchi avec Alfonso à l'idée de restituer à travers nos choix de répertoire, ce sentiment évoqué par D. H. Lawrence, pour construire ainsi un cahier de voyage musical, inspiré par lui, tout en revisitant des musiques traditionnelles afro-amérindiennes. Ce carnet de voyage constitue ainsi un pont entre une époque révolue mais dont les traces culturelles et musicales sont encore très enracinées, et qui nous a offert un terrain de création et de réinterprétation tout à fait passionnant ! **VOIR nos deux CLIPS vidéo La Macorina : [El Cosechero](#) et [Intiu Kana](#)**



Le deuxième volet de la collection, est dédié à l'univers de Tunde Jegede, avec qui je travaille au sein du Trio depuis 2007, un artiste global et inclassable, qui touche à des univers musicaux et artistiques aussi riches que variés. **THE ELEMENTS** qui est un album solo, nous a quelque part positionné

dans notre ligne esthétique pour la collection. Il représente justement ce que nous souhaitons récupérer et défendre : la mémoire, les sources de l'oralité en reprenant la culture des Griots africains par des classiques et par ses propres compositions, tant en kora comme en violoncelle, le tout inspiré par le passé et par l'expérience que la scène londonienne lui a apporté depuis sa jeunesse.

Le troisième volet de la Collection est constitué par le travail de Ricardo Herz, violoniste brésilien virtuose et audacieux, qui a fait appel à nous d'une façon naturelle : au tout départ je lui a proposé de rééditer un disque en solo qu'il avait enregistré en studio, en jouant lui-même de toute sortes de violons, autour des classiques de Milton Nascimento, Tom Jobim, Egberto Gismonti... un disque splendide, introuvable en France. Ayant développé son volet de compositeur et se positionnant avec son trio en Europe, nous avons décidé de construire un album unique, qui reprenait quelques extraits de celui que j'adorais, et d'un dernier disque en trio paru au Brésil, tout récemment. C'est ainsi que « **CHAMAOQUE?** » est né, grâce aussi au travail remarquable de mixage fait par notre fidèle partenaire son, Gilles Amiel de Menard du Studio 1967. Indispensable !

SIN CUARTEL est le 4ème volet de la collection, parution sortie en décembre 2015, après deux disques instrumentaux ; il permet de renouer avec la voix et la chanson de texte, sa poésie, et l'univers poli-rythmique et métis des musiques sud-américaines. Elaborés par les musiciens de La Tregua en véritable équipe, les arrangements, le travail des chants et les compositions de ce trio (deux guitaristes argentins, un percussionniste chilien) restent absolument uniques et inclassables, entre jazz urbain et chants rituels en langue « yoruba ».

CC : *Comment le fait d'être vous-même artiste interprète peut-il faire la différence avec les autres labels sur le marché ?*

Diana Baroni : Actuellement et depuis déjà plusieurs années, l'artiste est porté à développer de plus en plus ses capacités pour survivre, au-delà de son talent artistique sur scène. En réalité, nous n'avons plus le choix. Cela m'a semblé naturel de partager avec les musiciens amis que j'admire, ou qui nous inspirent, de travailler en équipe pour essayer de créer un espace qui nous soit utile et redevable à tous. Le label s'autofinance par les propres ventes de disques : un disque donne naissance au suivant et ainsi de suite. On veille à que ce système, très fragile considérant les difficultés actuelles du marché discographique, puisse se développer au bénéfice des artistes et pas exclusivement des labels monopoles qui détruisent les petites économies solidaires et nivellent le marché. C'est un principe économique qui est de plus en plus adopté et adapté aux temps actuels.

En restant des deux côtés, artiste interprète et porteuse, porte-parole de Papilio, j'ai la possibilité de mieux défendre, mieux comprendre, mieux évaluer les besoins du collectif... enfin, je l'espère ! Les disques sont aussi indispensables que les concerts pour la société : on veille à les faire vivre davantage avec toute la beauté et la spécificité des objets précieux qui gardent en eux l'Instant unique, « le pli de l'âme » que révélait D. H. Lawrence. Le travail fait par notre graphiste Gwendoline Krzepisz est à ce titre exemplaire et inventif, tout en constituant la cellule identitaire de notre label. Le projet discographique ne doit pas être qu'un objet commercial, mais un environnement auquel on s'attache, pour un rapport personnel et porteur de sens envers les artistes et la Collection.

(Propos recueillis en novembre 2016)

LA COLLECTE DE DONS

Aujourd'hui, Diana Baroni fait appel à la générosité de tous et cherche à collecter des fonds pour développer ses moyens autour de pérenniser ses nouveaux projets musicaux et discographiques.

LIEN vers [la page crowdfunding de Papilio 2016-2017](#)

Objectif de la collecte : 3 000 euros

Note d'intention par Diana Baroni

« Bonjour, je suis Diana Baroni, musicienne et co-fondatrice de Papilio, avec Gwendoline Krzepisz, graphiste.

Papilio est une collection de créations contemporaines inspirées des musiques traditionnelles du monde entier. Cette idée est née d'une grande conviction, celle de mettre en lumière la richesse et la diversité des musiques anciennes, et les faire vivre dans notre époque.

Aujourd'hui, la collection Papilio compte 4 disques : chaque disque est une nouvelle immersion, un départ vers l'exploration d'une région du monde, où l'on découvre à travers la musique l'histoire d'une civilisation, les origines d'une culture en constante évolution.

On pourrait dire que Papilio c'est une bibliothèque de voyages dans le temps et dans l'espace.

Papilio est une série unique, porteuse de grandes convictions, mais encore naissante. Ces 4 000€ nous permettraient donner vie et accompagner les nouveaux projets, mais aussi rééditer le premier disque de la collection qui est épuisé : La Macorina.

Ensuite, nous souhaitons assurer un avenir à Papilio, un bel et fructueux avenir. Et produire de nouveaux disques afin d'élargir la collection. De nouveaux nées sont en cours, comme THE EMIDY PROJECT, nouvelle création de Tunde Jegede, qui invite aussi des jeunes musiciens nigériens.

Cet argent nous est nécessaire pour que ces projets puissent voir le jour.

Soutenir Papilio, c'est participer à la conservation d'un patrimoine, c'est pouvoir écouter dans une qualité sonore exceptionnelle les racines musicales de notre monde et de notre civilisation.

Grâce à vous, Papilio deviendra une véritable audiothèque, un recueil d'une grande richesse, nous transportant aux 4 coins du monde pour en apprendre l'inépuisable histoire. »

Approfondir

LIRE notre [compte rendu critique du cd La Macorina](#)

VOIR nos deux CLIPS vidéo La Macorina : [El Cosechero](#) et [Intiu Kana](#)

VISITEZ [le site du label Papilio](#)

**Compte-rendu, critique,
opéra. Nantes, Théâtre
Graslin, le 24 novembre 2016.
OFFENBACH: Orphée aux enfers.
Mathias Vidal, ... Laurent
Campellone, direction. Ted
Huffman, mise en scène.**

Compte-rendu, critique, opéra.
Nantes, Théâtre Graslin, le 24
novembre 2016. OFFENBACH: Orphée
aux enfers. Mathias Vidal, ...
Laurent Campellone, direction.
Ted Huffman, mise en
scène. Créée en décembre 2015 à
Nancy, cette production – dans



une distribution renouvelée pour certains rôles, affirme une sainte vertu trop rare sur la scène pour ne pas être soulignée quand elle est bien réelle : sa parfaite *cohérence*. Soit... du chant, du drame, et cet abandon collectif d'une saveur parfois allusivement nostalgique qui nous a rappelé souvent les délices des meilleurs ouvrages de Johann Strauss, celui spirituel, juste, sincère de *La Chauve Souris*. C'est dire ainsi le plaisir que diffuse un spectacle qui sait doser très habilement et toujours en finesse: la parodie truculente, - parodie de la mythologie grecque, comme parodie aussi des genres lyriques dont le grand opéra hérité de Gluck (lequel est évidemment cité ici par le violon d'Orphée) ; saillies et situations comiques ; délire pur, cocasse, goguenard, sans omettre une pincée de grivois carnavalesque (la scène de séduction de Jupin/Jupiter métamorphosé en mouche, ou plus loin, la danse délirante et bachique du tableau final) ; et aussi une satire en règle du pouvoir politique (comment ne pas penser à la critique du régime impérial dans le chœur révolutionnaire : « *aux Armes ! Dieux et demi dieux...* »).

SUBTILITÉS D'OFFENBACH... Dans ce spectacle réjouissant, on voit bien que le théâtre d'Offenbach recèle bien des niveaux de lectures, qu'il ne se réduit pas à un divertissement potache aux mélodies souvent irrésistibles (la charge féminine reprise par toute l'assemblée contre les aventures sexuelles de Jupin/Jupiter)... mais par ses facéties musicales produit en définitive, un spectacle riche et percutant. C'est aussi visuellement une très solide action dramatique qui change de lieux- terre, Olympe, Enfers-, avec fluidité par le truchement

d'un ascenseur qui monte et descend d'épisodes en situations, puisque le décor unique est celui d'un hall de palace très modern style, où rentrent et sortent les protagonistes.

L'assurance des chanteurs souligne la réussite de la production présentée à Nantes. Les solistes sont plus aguerris et de plus en plus caractérisés depuis la première série de dates à Nancy ; la distribution atteint l'idéal et renforce surtout une action qui s'enchaîne avec intelligence, et un vrai rythme dramatique ; alternant solos, duos, ensembles et chœurs... tous jalons ciselés d'une surenchère lyrique qui se joue à casser et détourner les légendes héroïques et divines, et les genres musicaux.

**Entre finesse et cohérence, Angers Nantes Opéra dévoile la
verve poétique d'Offenbach**

Épatant Orphée aux enfers à Nantes et à Angers



Clou de la soirée, la parodie mythologique dévoile ici toute sa justesse drolatique dans l'acte de l'Olympe (tableau 2) : l'équipe ose pour charger la caricature des dieux, une antiquité obèse, abonnée au sommeil, décalage qui nous semble bien servir le propos parodique d'Offenbach, s'agissant le portrait des grâces et des seigneurs olympiens. Si la suffisance et l'arrogance s'expriment en surcharge pondérale, rien de moins surprenant que ces grossissements et boursouflures en règle. Jupiter tonnant et sa cohorte de donzelles gonflées à bloc (Vénus, Junon, Minerve, Diane, sans omettre le plus que joufflu Cupidon) paraissent en abeilles dorées, gavées d'ambroisie, larves engoncées aux mouvements ralentis. Offenbach réussit un détournement des mythes avec cette verve irrévérencieuse que l'on fréquentait plutôt à l'opéra comique et au théâtre de la foire : ici Orphée et Eurydice se détestent, et Jupiter est particulièrement moqué, passant pour un dieu potache. Diane aimait alors Actéon... et Pluton s'amourache d'Eurydice, espérant vainement qu'elle lui

soit fidèle. L'Olympe et les enfers sont à l'envers... sujets de situations piquantes qui inspirent particulièrement le compositeur. Représenter ainsi les dieux sacrés de l'Olympe répond point par point à la nature parodique de cet opéra séditieux.

TEMPERAMENTS VOCAUX. Scéniquement léchée, la lecture permet de repérer des temps forts qui artistiquement mettent en lumière certains solistes véritablement à leur aise offrant une galerie des plus délectables de tempéraments dramatiques plutôt très séduisants... Dès sa première scène à Thèbes, Pluton grisé en Aristée (berger aimé d'Eurydice) impose la gouaille mordante de l'excellent **Mathias Vidal**, acteur savoureux, voix percutante à l'articulation exemplaire. De toute évidence, c'est Pluton, le vrai héros de l'action (même si en fin de drame, il perd tout). A ses côtés, l'Opinion publique de **Doris Lamprecht** incarne cette mère la morale avec un aplomb conquérant (grisée en femme de ménage), obligeant le rebelle Orphée à reconquérir celle qu'il n'aime pas mais qui reste néanmoins sa femme...

Sur le mont Olympe, le Jupiter de **Franck Leguérinel** offre une désopilante posture en bibendum doré : sa truculence demeure subtile, indice d'un vrai talent d'acteur, sans épaisseur ni vulgarité ; à ses côtés, les divinités toutes bien dans leur personnage, confirment la pertinence de la distribution : Vénus se languit (suave **Lucie Roche**), et Diane (précise, mordante, ardente **Anaïs Constans**) vocifère avec tact, en se lamentant sur le corps de son aimé Actéon ; même Mercure (impeccable **Marc Mauillon**) pétille par sa légèreté ailée... Tous les « seconds rôles » sont ainsi à la fête, riches en relief, brossés chacun avec beaucoup de finesse. A la pétillante **Jennifer Courcier** reviennent les airs de Cupidon, ici l'assistant de Jupin/Jupiter, toujours en astuces et filouterie.

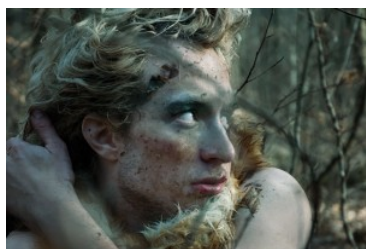
Les deux derniers tableaux – aux Enfers-, voient s'affirmer l'aplomb scénique du Pluton de **Mathias Vidal**, affublé d'une

magnifique crinière blonde (et d'une paire d'ailes avec châssis en osier) : son intelligence calculatrice se confronte à la puissance potache du Jupiter amoureux (d'Eurydice) en un duo électrique, qui pourrait parodier (autre référence lyrique), Wagner et sa Tétralogie : Jupiter / Pluton chez Offenbach, c'est un peu Wotan et Loge qui descendent eux aussi au royaume souterrain des Nibelungen...

Aux enfers toujours, saluons l'excellente performance du John Styx – gardien d'Eurydice-, du ténor **Flannan Obé** – mi loup maladroit mi porc-épic: voix claire et puissante, magnifiquement articulée elle aussi, et comme Mathias Vidal, un jeu tout en subtilité. Grâce à lui, le théâtre s'invite à l'opéra, éclairant avec beaucoup de naturel, le piquant de la situation : Styx, ex Roi de Béotie, se languit de la belle Eurydice depuis que Pluton la tient prisonnière aux enfers... La scène vaut pépite, de surcroît sur l'une des mélodies les plus ciselées d'Offenbach.

Le chœur d'Angers Nantes Opéra est parfaitement intégré à l'action, assurant même pour une grande part, l'éclat des ensembles, en particulier les deux scènes délirantes des enfers – carnaval des animaux d'abord, bacchanale libératrice et parfaitement fantasque enfin (avec l'hymne à Bacchus, et son galop infernal, vraies réponses aux chœurs de *La Chauve Souris* de Johann Strauss).

Reste le couple prétexte à cette savante parodie musicale : Orphée convaincant, efficace de **Sébastien Droy** ; Eurydice, au beau relief, en sa colorature maîtrisée, idéalement hystérique de la soprano **Sarah Aristidou**. En définitive, c'est elle, Eurydice souveraine qui ouvre et referme le bal, libre de son désir, préférant à Orphée, Pluton et Jupiter, la brûlante ivresse de Bacchus (chœur final).



Tout cela fonctionne à merveille tant l'esprit de troupe se cristallise à chaque séquence. En fosse, sachant piloter l'orchestre, le chef **Laurent Campellone** veille aux nuances et aux accents-, caractérisant chaque tableau en particulier les nombreux ensembles en un geste clair et articulé qui produit l'équilibre, la cohérence dont nous avons parlé et qui frappe tant. Voici donc un somptueux travail d'équipe qui réalise une production épatante à ne manquer sous aucun prétexte : le rire, l'intelligence, la finesse sont au rendez-vous, rendant le meilleur hommage à cet Offenbach, roi des boulevards dont le rythme ici marié à la finesse produit l'un des meilleurs spectacles récents d'*Orphée aux enfers*. [A NANTES, Théâtre Graslin, les 25, 27 et 29 novembre 2016. Puis à ANGERS, Le Quai, les 14, 16 et 18 décembre 2016.](#)

CLIP VIDEO. Clérambault : Panis angelicus (Fabien Armengaud, Ensemble Sébastien de Brossard)

VIDEO, clip : PANIS ANGELICUS de CLERAMBAULT. Fabien Armengaud et son propre ensemble Sébastien de Brossard ressuscitent le génie oublié de Louis-Nicolas Clérambault (1676-1749), maître du verbe sacré. En témoigne le Motet PANIS ANGELICUS (motet du Saint Sacrement C 131), ici enregistré et filmé par le studio CLASSIQUENEWS, joyau du nouveau cd « Clérambault, motets & symphonies », paru chez PARATY le 21



octobre 2016 – CLIP vidéo © studio CLASSIQUENEWS – réalisation : Philippe Alexandre PHAM, octobre et novembre 2016

VOIR aussi notre [grand reportage vidéo Fabien Armengaud et son ensemble Sébastien de Brossard ressuscitent les Motets pour 3 voix d'hommes de Louis Nicolas Clérambault](#)

Grand reportage. Les 20 ans du JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye (Saintes, 2016)

REPORTAGE. LES 20 ANS DU JOA, Jeune Orchestre de l'Abbaye (Saintes, 2016) : Depuis sa création il y a 20 ans, le **Jeune Orchestre de l'Abbaye** affiche une santé éclatante et des réussites indiscutables :

la formation qu'il offre aux jeunes apprentis musiciens sur instruments d'époque est unique en Europe ; le Master obtenu après 2 années d'études et de pratique musicale est reconnu à l'échelle européenne ; en plus du jeu collectif au sein d'un orchestre complet, le JOA propose un enseignement concret par des grands chefs ou des grands solistes, comme l'aide à la recherche et l'édition de partitions jamais jouées jusque là – la formation proposée est clairement la meilleure insertion professionnelle pour les jeunes instrumentistes d'aujourd'hui, que la question du jeu sur instruments d'époque, inspire, porte, passionne – Les 20 ans du JOA : enjeux, missions, fonctionnement, bénéfices, accomplissements... Grand reportage vidéo © studio CLASSIQUENEWS.COM – réalisation : Philippe Alexandre PHAM

Abbaye aux Dames
la cité musicale, Saintes



VIDEO. MEHUL : Symphonie n°1 par Bruno Procopio (Rio, 7 oct 2016)

VIDEO. MEHUL : Symphonie n°1 par Bruno Procopio (Rio, 7 oct 2016). Méhul demeure méconnu du public français : incroyable et injuste mise à l'écart pour notre BEETHOVEN français : virilité dramatique, expressivité voire violence orchestrale, surtout raffinement instrumentale et orchestration originale... Méhul décédé en 1817 affirme un tempérament unique dans l'histoire musicale romantique, dont le sens de l'architecture et tout l'esthétisme puissant s'approchent du génie beethovénien. **La Symphonie n°1 (1808)** conçue la même année que la 5^e de Beethoven est ici recréée à Rio de Janeiro par le jeune chef **Bruno Procopio**, grand spécialiste des répertoires baroques, classiques et romantiques – Concert du 7 octobre 2016, Rio de Janeiro, Sala Cecilia Meireles – © studio CLASSIQUENEWS.COM / réalisation : Philippe-Alexandre Pham.



LIRE aussi [notre annonce complète du concert Méhul du 7 octobre 2016 à Rio : Symphonie n°1 par Bruno Procopio](#)

DOSSIER spécial Etienne Nicolas Méhul (1763-1817)



C'était à Rio de Janeiro en octobre dernier, le jeune maestro Bruno Procopio ressuscite à Rio, le génie fulgurant, impétueux, – Beethovénien, du génial Etienne Nicolas Méhul. Opportune résurrection avant le bicentenaire Méhul 2017. Recréation événement

Compte rendu, concert. Rio de Janeiro (Sala Cecilia Meireles), le 7 octobre 2016. Saint-Georges, Rameau, Jadin, Méhul. OSB, Orchestre symphonique du Brésil. Stéphanie-Marie Degand (violon), Natalia Valentin (piano). Bruno Procopio, direction

CONCERT EVENEMENT. SUBLIME PROGRAMME DE SAINT-GEORGES A MEHUL, A RIO DE JANEIRO / Compte rendu, concert. Rio de Janeiro (Sala Cecilia Meireles), le 7 octobre 2016. Saint-Georges, Rameau, Jadin, Méhul. OSB, Orchestre symphonique du Brésil. Stéphanie-Marie Degand (violon), Natalia Valentin (piano). Bruno Procopio, direction. Du Brésil, à Rio précisément, Sala Cecilia Meireles, résonnent et s'affirment les ferments de la musique française du Baroque tardif à l'Empire. En réalité, c'est un incroyable concert auquel les cariocas ont assisté ce 7 octobre d'autant plus important dans l'histoire de la ville, et de ce côté de l'Atlantique, que les compositeurs choisis comme le précisait justement, le présentateur de cet événement, restent peu joués en France même.



Articulant un aperçu esthétique élargi du Baroque au Romantisme, les auditeurs passent du plein XVIII ème, virtuose, et pourtant d'un équilibre mozartien (Concerto pour violon du Chevalier de Saint-Georges), au raffinement sentimental inouï du méconnu Hyacinthe Jadin, génie romantique français fauché très jeune (Concerto pour piano tout en subtilités) ; puis c'est la révélation du Beethoven français, Méhul dont la Symphonie de 1808, a révélé l'impulsion nerveuse, la fougue guerrière et conquérante comme la prodigieuse activité des vents et des bois.

Pour servir ce programme copieux et passionnants rien de moins qu'un trio d'artistes français de premier ordre totalement engagés à en défendre les facettes spécifiques comme les idiomes les plus nuancées : le violon chantant, souple, amoureux de Stéphanie-Marie Degand – qui vient d'ailleurs de

publier un excellent disque de Romantiques et Modernes français (Saint-Saëns, Franck, Ravel. ..); le piano tendre, lumineux, d'une rare poésie enveloppante de la pianofortiste Natalia Valentin, au touché vif argent (Jadin) ; sans omettre la direction d'une impétuosité exceptionnellement détaillée du jeune maestro franco brésilien Bruno Procopio, baguette fougueuse et racée à la prodigieuse électricité.

Rio de Janeiro (Brésil), Sala Cecilia Meireles, vendredi 7 octobre 2016. Concert Saint-Georges, Jadin, Méhul. Stéphanie-Marie Degand, Natalia Valentin, Bruno Procopio, Orchestre Symphonique du Brésil. Compte rendu critique complet à venir sur classique news.com

CD. Sommet Baroque Français : les Motets de Clérambault par Fabien Armengaud (1 cd Paraty)

CD événement : MOTETS de CLERAMBAULT.
ARTICULATION, FERVEUR, GESTE DRAMATIQUE :
les 3 chanteurs réunis par Fabien Armengaud incarnent l'excellence du chant baroque français. Le premier cd de l'Ensemble Sébastien de Brossard, porté par Fabien Armengaud concentre ce qui se fait de mieux aujourd'hui en termes de chant ciselé, articulé, dramatique.



Extrait de la critique de notre rédacteur Alexandre Pham :



« ...**DELECTATION** et **DECOUVERTE**. Ici un même plaisir saisit l'auditeur par le style et le goût défendus d'un bout à l'autre. Le choix des pièces stimule la curiosité tant pas une ne dépare, par sa qualité poétique, sa construction, le raffinement harmonique, et le jeu concertant des instruments mêlés aux voix. Le point le plus abouti et le plus impressionnant tant du point de vue de l'originalité du morceau que de l'excellence de sa réalisation, demeure

le motet sur un texte très rare : « **Viderunt te aquae Deus** » (cinq versets empruntés au long psaume 76, *Voce mea*, récité selon les usages au 3^e nocturne du Jeudi Saint. Initiateur en un récit d'une redoutable intensité, **Alain Buet** sait exulter ; la basse taille sait projeter toute la science linguistique du compositeur, à la fois poète et conteur de premier ordre. Même vertiges et intervalles hallucinants (éclairs du texte) de l' « Illuxerunt coruscationes » que la taille Novelli assume avec une fougue verbale, articulée et dramatique, exemplaire. Ce que l'auteur exige des chanteurs est redoutable et rappelle par bien des aspects le perfectionnisme expressif d'un Rameau (d'autant que le continuo de la basse de violon de **Mathurin Matharelet** du clavecin de **Fabien Armengaud**, cisèle et embrase chaque mesure. Pointillisme et expressionnisme. Leur élégance de style n'est jamais creux ni artificiel : telle implication et telle musicalité les distinguent de bien des interprètes, ailleurs plus expéditifs, voire superficiels... ».

LIRE [notre critique complète](#) et [VOIR notre reportage vidéo Les Motets de Clérambault](#) enfin ressuscités par Fabien Armengaud et l'Ensemble Sébastien de Brossard (1 cd PARATY)



Le CD « Motets à 3 voix d'hommes » de CLERAMBAULT par Fabien Armenagud / Ensemble Sébastien de Brossard, est [CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2016](#)